

BREIZ SANTEL

*Mouvement pour la protection
des monuments
religieux bretons*

AUTOMNE
HIVER
2004

NUMÉRO
196-197

PRIX
1,50
EURO



EN COUVERTURE :

Bazouges-La-Pérouse,
maîtresse-vitre du XV^e siècle.



Association fondée en 1952
et reconnue d'utilité publique

Fondateur Gérard Verdeau (1931-1975)

Présidente Marie-Aimée Bernard

Siège social
20, rue des Vénètes, 56000 Vannes

Correspondance
Secrétariat général Breiz Santel
B.P. 22 - 56260 Larmor-Plage

Bulletin d'information trimestriel
Directeur de la publication
Marie-Aimée Bernard

Conception René Moreau

Commission paritaire n° 59441

Photocomposition - Impression
Atelier d'Impression Lorientais
56600 Lanester

Ce qu'est Breiz Santel...

Appuyé par sa revue, *Breiz Santel*, le mouvement pour la protection des monuments religieux bretons, a été fondé à Vannes le 16 avril 1952. Comme son nom l'indique, il veut concourir à la renaissance de tous les monuments religieux bretons, humbles croix de chemin, chapelles, fontaines... en les restaurant et en les animant. Il souhaite aussi pouvoir susciter de nouvelles initiatives dans un jaillissement religieux et artistique.

Bien des ruines, hélas, jonchent la terre bretonne malgré les réactions encore peu nombreuses mais combien encourageantes (comités de quartier, chantiers de jeunes). La plus grande partie de ce patrimoine peut et doit être sauvée dans un sursaut de bonne volonté. Le remède est à la portée de nos mains. Il suffit d'être tenaces. Tenaces avec nos cœurs, tenaces avec nos bras, tenaces avec nous-mêmes ; ces monuments témoignent de l'existence et de la personnalité d'une communauté.

Certes, de nombreux efforts ont abouti. Mais des milliers de chapelles peuplent notre pays. Il n'y aura pleinement d'action efficace que si les Bretons retrouvent l'élan d'autrefois, l'ardeur édifiatrice qui sema croix et clochers par la campagne, et l'infatigable ferveur qui menait nos pères sur les routes du « Tro Breiz ». Tous, pour cela, nous pouvons faire quelque chose. Nous le devons. Notre association est un mouvement qui se veut jeune et vivant. Qui que vous soyez, apportez-lui votre soutien avec enthousiasme, pour Dieu, pour la « beauté sacrée de la Bretagne ».

LA CHAPELLE Saint-Jean-du-Temple

A PLOUHINEC EN FINISTÈRE

*A travers ses vestiges, son histoire,
de sa construction à nos jours*

Le pignon Ouest de la chapelle avec sa porte



Comme les années précédentes, un groupe de Scouts de France est venu en juillet 2004 participer au déblaiement de la chapelle Saint-Jean-du-Temple situé près d'Audierne en bordure du Goyen sur la rive de Plouhinec.

C'est le plus vieux monument du Moyen-Age dans cette commune, mais aussi celui qui a subi le plus d'avatars depuis sa construction au XII^e siècle ou au XIII^e siècle par l'Ordre des Templiers. Tout d'abord, après la suppression des Templiers à l'initiative du roi de France Philippe le Bel, par l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, devenu après leur départ de Terre Sainte, en 1291, l'Ordre des Chevaliers de Chypre, puis de Rhodes en 1309, puis aujourd'hui de Malte, et surtout l'abandon dont il a été l'objet par ses propriétaires privés successifs depuis sa vente par la Révolution en 1795, comme bien national, au profit d'un certain citoyen Boulain de Pont-Croix.

Placée sous l'égide de l'association Breiz Santel, la venue de l'équipe des Scouts Compagnons de Saint-Symphorien de Versailles, composée de quatre garçons et trois filles sous la houlette de Flavie de Robillard, prenait la suite des groupes venus précédemment de Yerres et de l'Haÿ-les-Roses près de Paris, de Munster, de Lyon, de Nevers et, l'an dernier, de Bruz, en Ille-et-Vilaine.

Grâce à l'activité de déblaiement de toutes ces équipes, on peut considérer que le site de la chapelle Saint-Jean, ou de ce qu'il en reste, est maintenant entièrement nettoyé de la masse de terre, de pierres et de gravats qui s'était accumulés depuis des dizaines et des dizaines d'années et que s'achève ainsi la première étape de la mise en valeur de la chapelle.

C'est donc l'occasion de faire le bilan de ce nettoyage, après avoir rappelé succinctement l'histoire de la chapelle et de son établissement monastique, et en avoir fait une courte description telle qu'elle peut apparaître après son déblaiement.

LES ORIGINES

L'historique de la chapelle Saint-Jean de Plouhinec peut être établi à partir de documents écrits, quand ils existent, mais qu'il n'est jamais inutile d'appuyer ou de corriger par les éléments lapidaires retrouvés sur place.

Ces documents sont essentiellement les comptes-rendus de visites effectuées sur place périodiquement par les envoyés des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, dont la Commanderie était installée à La Feuillée, dans les Monts d'Arrée et qui au XVI^e siècle comprenait huit membres ayant eu précédemment chacun leur autonomie : La Feuillée, Quimper, Le Croisty, Le Loch, Plouaret, Plélo, Le Palacret et Pontmeloez. Mais d'autres textes épars, plus ou moins anciens, permettent de les compléter utilement, notamment pour situer les origines de l'implantation des Templiers et des Hospitaliers.

C'est ainsi que le chanoine Guillotin de Corson et René Largillière placent



Les Scouts de France, ici les Caravelles de Lyon, sont venus dans le site de Saint-Jean-du-Temple, participer au déblaiement.



l'entrée en Bretagne des Templiers et des Hospitaliers vers 1130 et que le chanoine de Corson situe même la création du Temple de Quimper vers 1132. Ce sont ces deux ordres de moines soldats qui ont étendu en Bretagne le culte de Saint-Jean-Baptiste, leur patron et cela explique que presque partout, où ils possédaient des terres comme à Plouhinec, ils aient élevé des chapelles sous le vocable de Saint-Jean-le Précurseur.

La construction de la chapelle Saint-Jean est donc forcément postérieure à 1130, mais de quand date-t-elle exactement ?

Stèle gallo-romaine en granit servant de bénitier ou de baptistère.



Aucun document écrit ne permet de l'affirmer avec certitude.

Le chanoine Perennès, se référant à l'autorité du chanoine Jean-Marie Abgrall, doyen du chapitre de la cathédrale de Quimper qui était aussi architecte et qui avait dessiné sur place la chapelle en juillet 1882, datait sa construction du XIII^e siècle.

En outre, M. René Fage, un spécialiste de la question, a souligné la présence en la chapelle Saint-Jean-de-Plouhinec d'un clocher-mur ayant la forme d'un petit campanile reposant sur une arcade en tiers point dont la baie relativement allongée, signe de l'influence gothique sur sa construction, se terminait en arc brisé et que, pour cette raison, on pouvait donc dater aussi selon lui du XIII^e siècle.

Il soulignait également, marquant ainsi l'originalité de ce type de clocher dans la région, que les clochers-murs avaient été probablement très rares et peu importants en Bretagne à l'époque romane, mais que leur type s'était développé par la suite, s'agissant d'un clocher sans tour, facile à construire à peu de frais, solide car pouvant être renforcé aux angles par des contreforts pour épauler le pignon comme à Plouhinec et aussi d'un entretien facile à supporter pour une église peu fortunée. Enfin M. André Mussat voyait dans le clocher-mur de Saint-Jean de Plouhinec, d'une extrême simplicité, construit au-dessus de l'église sur l'arc triomphal situé entre la nef et le chœur, avec une seule baie pour une seule cloche et un fronton triangulaire, les débuts lointains, hésitants, d'un célèbre type de clocher cornouaillais « appelé le clocheton cornouaillais », sorte de combinaison du clocher à flèche et du clocher-mur, avec une chambre des cloches ouverte, formée de piliers en



Arcature à remplage incomplète.

Le sommet de l'arcature à remplage, située dans le vitrail du chevet du chœur.





Arc probablement situé au-dessus du vitrail Est du chœur.

pierre, consolidés par des traverses ou meneaux horizontaux et d'une flèche élancée, les vrais « clochers à jour » caractéristiques de la Cornouaille selon le chanoine Abgrall.

Mais il faut aussi rappeler que, si la chapelle Saint-Jean-de-Plouhinec paraît être une construction du XIII^e siècle, il existait à proximité, à son angle Sud-Ouest, un petit oratoire dédié à Saint-Tugdual et offrant, selon le chanoine Abgrall lors de sa visite en 1822, les caractéristiques de l'architecture du XI^e siècle.

Ce qui prouve qu'avant la construction de la chapelle Saint-Jean, il existait sur le site une implantation religieuse plus ancienne dont l'origine se retrouve dans le nom, aujourd'hui oublié, de l'un des trois villages relevant du domaine féodal des Hospitaliers et le plus proche du site de Saint-Jean, celui de « Lannuzel ».

Car que veut dire Lannuzel, sinon Lann Uzel, « l'oratoire de Saint-Uzel » encore écrit Tuel, de Saint-Huel, Tual, Tudual, c'est-à-dire Tugdual, comme en font foi aussi bien un inventaire notarial des ornements de la chapel-

le Saint-Jean de 1651, que les comptes-rendus des visites sur place des représentants de la Commanderie de la Feuillée au XVIII^e siècle, par exemple, 1708, 1720 et 1728.

Si l'on retient donc la date du XIII^e siècle pour la construction de la chapelle Saint-Jean de Plouhinec, la question se pose de savoir si à cette époque sa fondation fut templière ou hospitalière, les deux ordres de moines-soldats s'étant développés parallèlement en Bretagne à partir du XII^e siècle, en vue de protéger sur tout leur parcours l'accès des pèlerins chrétiens aux sites de pèlerinage et aussi de financer cette protection, qui coûtait fort cher, par les revenus tirés d'exploitations agricoles en Occident et les dons accordés à l'époque par les fidèles et par les seigneurs.

La réponse n'est pas évidente. En effet aucune des deux chartes censées avoir été octroyées, par l'ancien duc de Bretagne Conan IV en 1160 et 1182, aux Hospitaliers et aux Templiers, sans doute apocryphes et rédigées en réalité au XIII^e siècle, mais approuvées en 1217, par le duc Pierre Maucler

et son épouse la duchesse Alix de Bretagne, pour conforter après coup les possessions de ces deux ordres par des titres et leur garantir la sauvegarde ducal, ne porte mention de l'établissement de Saint-Jean en Plouhinec parmi la centaine de localités templières et la soixantaine de localités hospitalières où les deux ordres religieux militaires, possédaient à l'époque des aumôneries en Bretagne.

Par ailleurs les commanderies hospitalières qui s'organisaient au XIV^e siècle en Bretagne, après la disparition des préceptoreries templières, furent composées chacune, selon le chanoine de Corson, d'un certain nombre d'établissements appelés en règle générale les uns « Hôpitaux » et les autres « Temples » pour indiquer leur origine hospitalière ou templière.

Cette distinction souffre des excep-

tions et même le vocable de Saint-Jean n'est pas toujours l'indice certain d'une origine hospitalière, car il fut aussi utilisé par les templiers.

Alors origine templière ou hospitalière en ce qui concerne la chapelle Saint-Jean de Plouhinec ?

Un compte-rendu de visite de 1720 par les représentants de la commanderie de La Feuillée fait état à trente pas du cimetière proche de la chapelle de ce nom, des vieilles mazières de l'hôpital Saint-Jean, ce qui pourrait laisser croire, compte tenu de la vocation originelle des Hospitaliers, à une fondation hospitalière qui semble confortée par le chanoine de Corson.

Mais un procès-verbal d'enquête contradictoire de 1410-1411 sur les droits du vicomte de Rohan, sire de Léon, en Cornouailles, effectuée par le procureur de Cornouailles pour le

Vestiges de la chapelle, pierres remarquables, de gauche à droite : éléments du faîte du calvaire ; élément d'un arc intérieur ; élément d'un montant sculpté de la porte Sud ; chapiteau quadrilobé provenant du calvaire ; fleuron du sommet du pignon Ouest.



duc de Bretagne et par un représentant dudit vicomte, indique que ce dernier « a un village en la terre de Poulgouzec, lequel et tout le terroir jusqu'à la ville de Pontecroix, exceptée la terre des Templiers, sont tenus dudit vicomte », ce qui souligne une origine plutôt templière. Le Goyen séparait alors la seigneurie de Pont-Croix, incluant Audierne, au duc de Bretagne et au sire de Tyvarlen, de celle du Quemenet avec Plouhinec au vicomte de Rohan.

Cette origine templière semble d'autant plus la bonne qu'elle est appuyée par des preuves complémentaires, les unes scripturaires, l'autre lapidaire et découverte il y a peu.

C'est ainsi que l'inventaire notarial, déjà cité, des ornements de la chapelle Saint-Jean, du 2 juillet 1651, c'est-à-dire à une époque où l'on pouvait avoir oublié, depuis trois siècles, le nom de l'ordre fondateur de la chapelle qui relevait alors de l'administration des Hospitaliers et, en outre, effectué par deux notaires royaux de la cour de Kemper-Corentin résidant au port et havre d'Audierne, en présence du prêtre et des marguilliers de la chapelle, mentionne à plusieurs reprises la dite chapelle de Saint-Jean-du-Temple, ce qui ne laisse aucun doute sur l'origine templière de l'établissement Saint-Jean de Plouhinec.

D'autre part il a été retrouvé dans les Archives Départementales des Côtes-d'Armor, un contrat daté du 15 juin 1485, donc du règne du dernier duc de Bretagne François II, et avalisé par la juridiction hospitalière de Kemper-Corentin, par lequel le commandeur de la Commanderie de Prisac, qui dépendait du membre de Quimper auquel était rattaché l'établissement Saint-Jean de Plouhinec, concédait à

Yvon Le Toren, du village de Lannuzel et à jamais fors qu'il voudra et vivra, donc sous forme d'une concession viagère, c'est-à-dire non congéable, deux vieilles mazières appelées Noguil ar Porz et deux parcs, nommés parc an quart bihan et parc an quart braz, situés de part et d'autre de la terre du Temple en la paroisse de Plozinec, moyennant un cens annuel de vingt cinq sols payable à chaque fête de la Saint-Michel.

Christ en croix du calvaire, décapité et décroisillonné.



Enfin des fouilles récentes de la chapelle Saint-Jean ont permis aux scouts de Lyon-Bellecombe de retrouver un linteau, ou plus exactement un demi linteau, qui par sa forme, ses dimensions, largeur 1,20 mètre, hauteur 0,45 mètre, épaisseur 0,12 mètre et son poids pouvait avoir été originellement encastré dans le mur d'entrée ou de clôture et qui porte en relief dans un cartouche, côte à côte, les deux lettres majuscules J et T, ce qui suggère qu'une troisième lettre, sans doute un S, se trouvait dans le reste du cartouche figurant dans l'autre moitié de la pierre qui n'a pas été retrouvée. Ce qui devait donner l'inscription complète S J T, Saint-Jean-du-Temple et non pas Saint-Jean de Loquéran, mis en avant par le chanoine Pérennès et qui n'a aucun fondement car citée dans aucun texte. Pas plus d'ailleurs que l'indication selon laquelle cet établissement relevait de la Commanderie de Saint-Jean-du-Palacret, car si le commandeur de La Feuillée résidait en son manoir, situé au Palacret, il se présentait parfois comme commandeur d'une ou plusieurs commanderies réunies à La Feuillée, comme le Palacret. Ainsi en janvier 1683, dans sa déclaration au roi des biens et terres de la Commanderie de La Feuillée.

Si l'origine templière de la chapelle Saint-Jean de Plouhinec paraît donc prouvée, son sort lors de la suppression sans condamnation de l'Ordre du Temple en 1312 par la papauté a certainement suivi celui des autres établissements templiers, c'est-à-dire que les terres et dépendances en relevant sont passées entre les mains de l'autre grand ordre religieux et militaire de l'époque, celui des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, conformément à la bulle du pape du pape

Clément V Ar Providam du 2 mai 1312. Mais le sort individuel des occupants de cet établissement nous demeure inconnu. En particulier nous ne savons pas s'ils furent arrêtés à l'aube du 13 octobre 1307 sur ordre du Roi, comme tous les Templiers de toutes les préceptories de France, et si leurs biens furent saisis dans l'instant.

LE TEMPS DES HOSPITALIERS

Après la dissolution de l'Ordre des Templiers, l'histoire de la chapelle Saint-Jean de Plouhinec se confond avec celle de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem et avec celle de la féodalité occidentale pendant cinq siècles, du début du XIV^e à la fin du XVIII^e siècle.

Les documents utilisables, comptes rendus de visite, dessins, aveux, sont ici beaucoup plus nombreux et consultables dans les dépôts d'archives de Quimper, Nantes, Poitiers où se situait le Grand Prieuré d'Aquitaine, dont relevaient toutes les commanderies de Bretagne même s'ils ne correspondent pas toujours aux constatations faites sur le terrain et aux photographies anciennes dont on peut disposer.

Chapelle templière d'origine, la chapelle Saint-Jean de Plouhinec répondait du point de vue architectural, à l'esprit de rigueur, d'austérité et de dépouillement qui émane de constructions de l'Ordre et qui correspondait aux suggestions données par Saint Bernard de Clairveaux, maître à penser de l'ordre et inspirateur de la règle donnée au Temple en 1128 par le concile de Troyes.

Pas de décoration inutile, beaucoup de simplicité, aucune sculpture super-



La porte Sud-est de la chapelle
après son dégagement du lierre.

flue, avant tout les « imayges » de Notre Dame et de Saint Jean Baptiste.

Mais l'établissement templier, puis hospitalier de Plouhinec ne se limitait pas à une simple chapelle dédiée à Saint Jean, car cet établissement faisait partie d'un ensemble de bâtiments, sorte d'enclos monastique, avec mur de clôture, qui comprenait également dans son placître, aujourd'hui traversé de part en part par un chemin d'exploitation depuis le remembrement de

1975, un second petit sanctuaire dédié à Saint Tugdual et plus ancien, mais aussi un calvaire, un ossuaire, un manoir, un hôpital, un cimetière et une fontaine monumentale, sinon deux, selon un document de 1720.

Comment cet ensemble a-t-il évolué au cours des siècles sous l'administration des Hospitaliers ?

La réponse à cette question est apportée par les comptes-rendus de visite des églises et des chapelles dépendant de son bénéfice, que le Commandeur de La Feuillée devait faire effectuer chaque année, dans les différents membres de sa commanderie par des gens compétents et par les procès-verbaux des visites quinquennales, destinées à constater les « améliorissements » que sa bonne gestion avait apportés à son établissement et qui présentent l'avantage de décrire régulièrement l'état des biens, revenus, droits et bâtiments de cette commanderie.

A travers ces textes on constate que la chapelle Saint-Jean de Plouhinec avait un plan rectangulaire avec un périmètre de huit cordes et demie, soit environ 60 mètres, et une longueur respective du chœur et de la nef dans les proportions classiques de 1 à 1,618 m.

Le chœur intérieur hors piliers : longueur 5,75 mètres et largeur 5,40 mètres.

Les piliers intérieurs, 0,80 mètre de côté.

La nef intérieure hors piliers : longueur 9,80 mètres et largeur 5,70 mètres.

Deux piliers intérieurs prolongés par des contreforts extérieurs, que les scouts de Versailles ont dégagés, séparaient le chœur de la nef et se trouvaient reliés par un jubé ou une balustrade en bois. Ces piliers de 3 mètres de

hauteur qui subsistent, supportaient un arc diaphragme aujourd'hui écroulé, surmonté d'un petit clocheton, lui aussi en pierres de taille, avec une arcature supportant une cloche.

La chapelle était desservie par trois portes. L'une étroite et à angle droit de 0,75 mètre de large donnant au sud sur le chœur auquel on accédait par un petit escalier de trois marches permettant de situer le niveau de ce chœur. Les deux autres percées dans le mur Sud, d'une largeur de 1 mètre, d'une hauteur de 2 m et d'une profondeur de 0,80 mètre et dans le mur Nord de la nef, l'une en face de l'autre, la première romane, la seconde plus gothique avec une accolade, représentées toutes deux sur le dessin de 1882 du chanoine Abgrall. Quant aux fenêtres, il semble d'après l'architecte de Breiz Santel, que trois d'entre elles, deux situées de part et d'autre du chœur et une sur la nef côté Sud, mais aussi la grande verrière au chevet du chœur d'une largeur de 2 mètres, aient été refaites au XVII^e siècle dans le style de l'époque, mais il n'en reste que les soubassements. Par contre, subsiste, pleine et entière, malgré les pierres descellées et prêtes à être emportées, l'ouverture romane en plein cintre du pignon occidental, à 40 centimètres au-dessus du niveau de la nef, à moins que ce ne soit la quatrième porte dont parlent certains documents ; Dimensions de deux largeurs, intérieures 0,90 mètre et au-dessous du tympan, 0,65 mètre, deux hauteurs 0,80 mètre et 1,20 mètre du haut du tympan.

Le chœur et la nef étaient ceinturés de bancs muraux récemment dégagés, d'une largeur de 0,40 mètre, à moins qu'il ne s'agisse du renforcement intérieur des fondations des murs Nord et Sud de la chapelle.

Une dénivellation existait, semblait-il, entre le chœur et la nef, ce qui n'a rien d'étonnant compte tenu de la pente Est-Ouest du terrain sur lequel est bâtie la chapelle et de son caractère marécageux.

La chapelle ne semble pas avoir eu un pavement, même si des pierres plates reposant sur des morceaux d'ardoise jonchaient le sol à certains endroits.

Trois contreforts dont la base subsiste soutenaient le mur Nord d'une

Contrefort extérieur
qui soutenait l'arcade partant du clocher,
à gauche de la fenêtre Sud-Est de la nef.



largeur de 0,50 mètre, en plus de celui confortant le pilier de l'arc diaphragme, d'une largeur de 0,60 mètre. Un autre soutenait le pignon occidental dont la base sur 1,50 mètre de hauteur est plus large que le sommet.

La seconde chapelle de l'enclos monastique, dédié à Saint Huel et en forme d'oratoire, était de proportions plus modestes que celles de la chapelle Saint-Jean puisque son périmètre était de trois cordes et demie, 25 mètres environ. Elle était située au bas du cimetière entourant la chapelle Saint-Jean et percée d'une porte à l'Ouest et de trois fenêtres dont une petite verrière de chevet, le chœur étant séparé de la nef par une arcature. Cette chapelle a aujourd'hui disparu, suite aux travaux agricoles et au remembrement de 1975. « Les ruines du petit oratoire ont fait les frais d'un remembrement aveugle » écrivait le Télégramme du 4 février 1981.

Il en est ainsi actuellement, les textes nous disent que l'état des deux chapelles a fluctué au cours des siècles, en rapport avec les revenus dont disposaient ses gestionnaires mais aussi avec l'attention qu'ils portaient à cette gestion.

Cet état était mauvais en 1651. Sans réparations ni vitrages, les portes étaient fermées de vieux boisages auxquels il n'y avait aucun gond ni bande de fer. Mais il était nettement meilleur en 1708 alors que le commandeur de La Feuillée était Jean-Baptiste de Sesmaison.

La chapelle est blanchie et proprement entretenue, les murailles et les couvertures d'ardoises sont en très bon état, le son de la cloche fort clair, l'oratoire blanchi et en très bon état, ainsi qu'en 1730.

Le dedans des murailles est blanchi et

recrépi, la charpente lambrissée au-dessus du chœur, la couverture d'ardoises est en bon état, de même que la charpente et la couverture de l'oratoire.

En revanche lors de la visite de 1758, la chapelle est trouvée en mauvais état de murs et de couvertures, entièrement à charge de la Commanderie. « On n'y dit qu'une messe par an. Point de fondations, peu d'aumônes. Très inutile et nous sommes d'avis qu'elle soit supprimée, d'autant qu'on s'assemble une ou deux fois par an tout au plus. Les jours, qu'on appelle de pardon dans le pays, sont des jours de divertissements et de débauches, et non de dévotions, qui occasionnent communément des querelles et des batteries », ceci se passe de commentaires sur l'état d'esprit des habitants de l'établissement hospitalier de Plouhinec et de la région à cette époque.

Quant au calvaire, il se composait, selon les cartes postales éditées au début du XX^e siècle, chez Villard, Milt, Andrieu, d'un soubassement circulaire à quatre rangées de pierres de taille en forme d'escalier, au diamètre se rétrécissant vers le haut, jusqu'à la plate forme terminale formée de deux chapiteaux quadrilobés sculptés sur leur pourtour et renversés l'un sur l'autre. Dans celui du dessus se trouvait planté le fût d'une belle croix de pierre de taille avec crucifix, selon un compte rendu de visite de 1720. Cette croix était accompagnée de deux fontaines monumentales, ce qui est peut-être une erreur car il n'en subsiste qu'une, toujours alimentée en eau, et alimentant elle-même un lavoir beaucoup plus récent, d'origine municipale et construit aussi sur le placître de la chapelle Saint-Jean, à proximité de l'ancien oratoire disparu. La date de construction du calvaire reste incon-

nue et son diamètre à la base était d'environ 3,60 mètres.

Enfin, à trente pas du cimetière, s'apercevaient les vieilles mazières de l'hôpital Saint-Jean, selon le même compte rendu, tout près d'un four à pain qui subsiste toujours, mais le ty-forn la « maison du four », où l'on préparait la pâte et où l'on recueillait le pain, n'est plus visible.

Dernier élément de l'enclos monastique, il existe encore, accolé au sanctuaire de Saint-Jean du côté Ouest, les restes d'un ossuaire dont la couverture était en ardoises et qui témoigne des enterrements qui avaient lieu autrefois dans la chapelle Saint-Jean et qui concernaient les tenanciers des Hospitaliers. Cet ossuaire est aujourd'hui contigu au chemin d'exploita-

tion qui traverse l'enclos monastique et donc le cimetière jouxtant la chapelle. Celui-ci désaffecté depuis le début du XVIII^e siècle a été cultivé depuis la Révolution et a alimenté de ce fait, les fantasmes des chercheurs locaux du « trésor des Templiers ». A l'époque ce cimetière était entouré de murs et planté de chênes.

Comment, dans ce cadre, se présentait au XVIII^e siècle le mobilier intérieur de la chapelle Saint-Jean et de la chapelle Saint-Huel de Plouhinec et comment était-il entretenu ? Ici aussi les comptes-rendus des visites des représentants du Commandeur de La Feuillée permettent de répondre à ces questions, sachant qu'à l'époque un bon entretien de l'immobilier voisinait avec un bon entretien du mobilier, et

Soubassement de la fenêtre Sud de la nef en bon état de conservation.



inversement, et qu'aujourd'hui il ne reste rien de ce mobilier.

Le plus ancien des inventaires, daté de 1602 nous montre une chapelle Saint-Jean bien garnie de statues. « Une image de M. Saint Jean ; une image de Notre-Dame ; une vieille figure de Sainte Marie-Madeleine ; une image du crucifix ; une image de M. Saint Roch ». Mais aussi un ensemble d'objets liturgiques et de reliques dont un calice avec sa platine d'argent doré et sa garniture ; une figure et « la teste de M. Saint-Jean-Baptiste », dans une grande custode d'argent, cassée et vieille, et une petite cloche. En 1651, le reliquaire de Saint-Jean est décrit sous la forme d'une « bouette d'argent fort vieille et usée, le couvercle rompu, dans laquelle est logée une teste de mort, c'est-à-dire le marguillier de la chapelle qu'ils disent avoir appris être la teste de Saint Jean Baptiste ». En 1720 ce « trésor est devenu « le chef de Saint Jean et Saint Tugdual dans une boîte d'argent à l'antique et des reliques, qu'on dit être de ces deux saints. Et en 1727, un chef de Saint Jean dans un huis d'argent et deux autres reliques.

La description du mobilier de la chapelle Saint-Jean nous montre également, en 1708 et en 1720, sur un autel garni de doré, dont le devant est peint de différentes fleurs, un crucifix de bois doré, avec quatre chandeliers, et quatre vases pour mettre des fleurs. Au milieu une niche où est l'image de la Vierge, avec son petit fils et aux deux côtés deux autres niches, avec les images des deux Saint Jean, le baptiste et l'évangéliste, l'une dorée magnifiquement.

Plus bas est une presse à deux battants, une armoire en bois de sapin, dans laquelle nous avons vu quatre

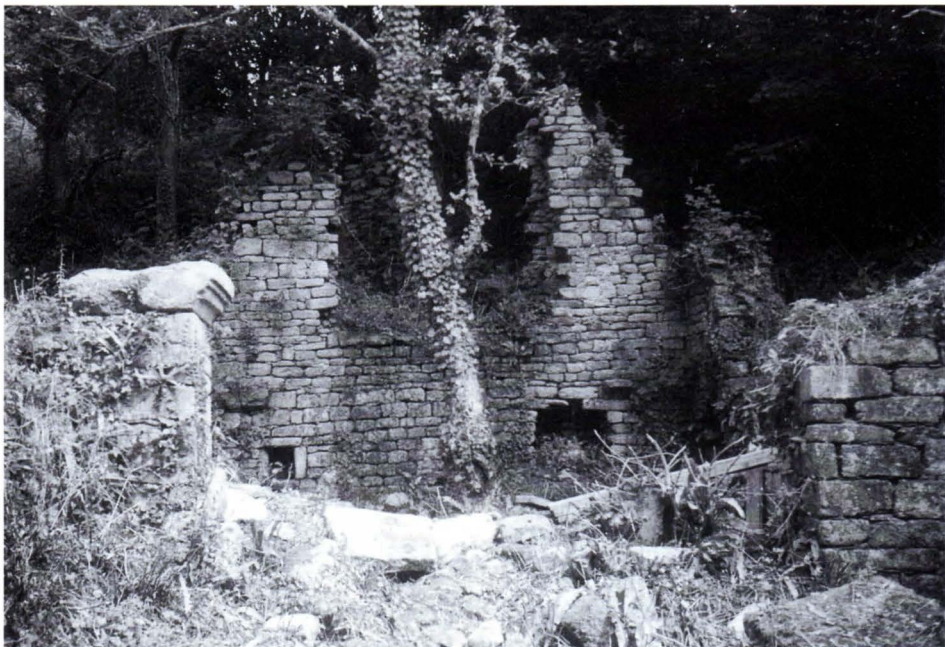
chasubles de différentes couleurs, avec étoles ; deux aubes ; cinq nappes ; des ornements noirs, pour les enterrements ; deux missels romains dont le plus neuf est couvert d'une peau de veau violette ; une croix d'étain ; un plat d'étain à l'antique et deux bannières, pour porter en procession : un coffre à cierges.

On constate aussi la présence d'une fausse châsse car, antérieurement on enterrait dans la dite chapelle. Les vases du membre s'y enterraient tous, jusqu'à l'arrivée du dernier recteur qui s'y est opposé, n'étant plus autorisé d'enterrer que dans les églises paroissiales et tréviales. Il s'agissait d'Yves Conan, recteur de Plouhinec de 1703 à 1732.

Qu'en était-il de la chapelle Saint-Huel au point de vue du mobilier ? Son entretien était en rapport avec celui de la chapelle Saint-Jean. Ainsi en 1708, nous dit un compte-rendu de visite, l'autel est garni de bois de sapin, sur les gradins un crucifix avec deux pots de faïence et des fleurs, au-dessus est une niche de bois et sculpture avec l'image de la Vierge et, à gauche du côté de l'évangile, est une figure de saint en pierre qu'on nous dit être Saint Huel. Du côté de l'épître est une clochette suspendue avec une ficelle pour sonner à la messe.

Au-dessus de l'arcade séparant la nef du chœur est un grand crucifix de bois.

En 1720, il nous est précisé que dans la niche au-dessus de l'autel est l'image de la Sainte Vierge et de son petit fils, le tout doré et, à côté est l'image de Saint Tugdual qui est donc par comparaison avec le compte rendu de 1708, une autre façon d'appeler Saint Huel, ce qui autorise l'assimilation que nous avons faite précédemment de l'un à l'autre.



Ce qu'il reste du chevet de la chapelle.

Inutile d'ajouter que ce mobilier des chapelles Saint-Jean et Saint-Huel n'a sans doute pas franchi la période révolutionnaire, mais reste un témoignage des convictions encore affichées par les habitants de Saint-Jean au début du XVIII^e siècle, et de la gestion temporelle de l'établissement hospitalier de Plouhinec.

Être fermier de cet établissement, comme en témoigne l'inventaire notarial des ornements des deux chapelles en 1651, voulait dire en effet être fermier des revenus dus à la Commanderie, chargée de collecter annuellement les redevances que les tenanciers devaient payer au seigneur foncier commandeur, rentes, chef rentes et dîmes, mais

aussi d'assurer le maintien en état décent des ornements des chapelle et oratoire et effectuer les réparations indispensables, ce qui n'allait pas de soi.

Ainsi en 1602 on voit le Commandeur de La Feuillée demander un état des lieux à maître Rioux, notaire, puisqu'à l'époque la chapelle Saint-Jean méritait de grandes réparations.

Ainsi encore, en 1651, on voit le sieur Alain Penteven, marchand au village du Rouedou n'accepter la charge de fabrique de la chapelle Saint-Jean, sous la houlette des fermiers du revenu de la commanderie et chapelle, qu'après avoir fait effectuer par le notaire le constat inquiétant de l'état



Pilier Nord séparant le chœur de la nef
et sur lequel reposait l'arcade
soutenant le clocher.

de la chapelle, de peur que les fermiers du dit revenu, ne voudraient l'obliger à mettre ladite chapelle et oratoire en meilleur état qu'ils ne sont, au profit de la commanderie et des chapelles en relevant.

En tout cas cette intervention aura son efficacité, puisqu'il sera constaté au début du XVIII^e siècle, une nette amélioration de l'état des chapelles Saint-Jean et Saint-Huel, le bailli de Sesmaison étant alors Commandeur

de La Feuillée et apportant lui-même sa contribution. C'est ainsi qu'à l'oratoire Saint-Huel, en 1708, toutes les petites réparations sont faites des deniers des oblations. N'ayant aucun fruit à ladite chapelle, le seigneur commandeur laisse son tiers pour y contribuer. Les deux chapelles auront bien mérité de l'intervention de ce dernier, car jamais elles ne retrouveront une pareille splendeur.

Cette description d'ensemble de l'état immobilier et mobilier de l'établissement Saint-Jean de Plouhinec au temps des Hospitaliers peut être complétée par quelques détails intéressants.

Par exemple en 1720, on voyait dans le grand vitrail au chevet de la chapelle Saint-Jean les armes de la religion, c'est-à-dire celles de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Il n'en reste rien.

A la même date, il existait dans la nef un deuxième autel de pierre et peut-être même un troisième, dont les restes fracturés, figurent sans doute parmi les grandes pierres mises au jour par les fouilles de Saint-Jean.

En 1708 on pouvait voir à la porte principale de la chapelle les armoiries de M. le Bailli de Sesmaisons sur une plaque de fer blanchi.

La statue de Saint-Jean, patron de l'Ordre, en bois de sapin et moulurée portait sa date de fabrication « fait en 1707 » et deux dates figuraient également dans la chapelle Saint-Huel sur la statue de la Vierge « fait en 1702 » et sur la nef lambrissée de neuf en bois de sapin « fait en 1706 ».

Les deux chapelles et le cimetière, « le tout dans son plan perspectif étant conforme à la figure qui suit », étaient présentés en 1730 par l'arpenteur de la Commanderie sous la forme d'un dessin qui ne correspond pas aux réa-

lités constatées sur le terrain. Par exemple, le clocheton de la chapelle Saint-Jean ne se situait pas au-dessus du pignon Ouest de la chapelle mais au milieu de la chapelle, entre la nef et le chœur, et n'avait pas l'aspect architectural représenté sur le dessin, aucun portail n'existait sur le pignon Ouest mais une ouverture de la fenêtre, le portail sur le côté Sud n'était encadré que par une seule fenêtre à l'Est, la chapelle Saint-Huel ne se situait pas à hauteur du côté du cimetière, jouxtant la chapelle Saint-Jean au Sud, mais beaucoup plus au Sud-Ouest, aucun oculus n'existait sur le pignon Ouest. Ce dessin ressemble à tous les autres dessins de chapelle représentés sur le Terrier de la Commanderie de La Feuillée, que fit dresser, à la

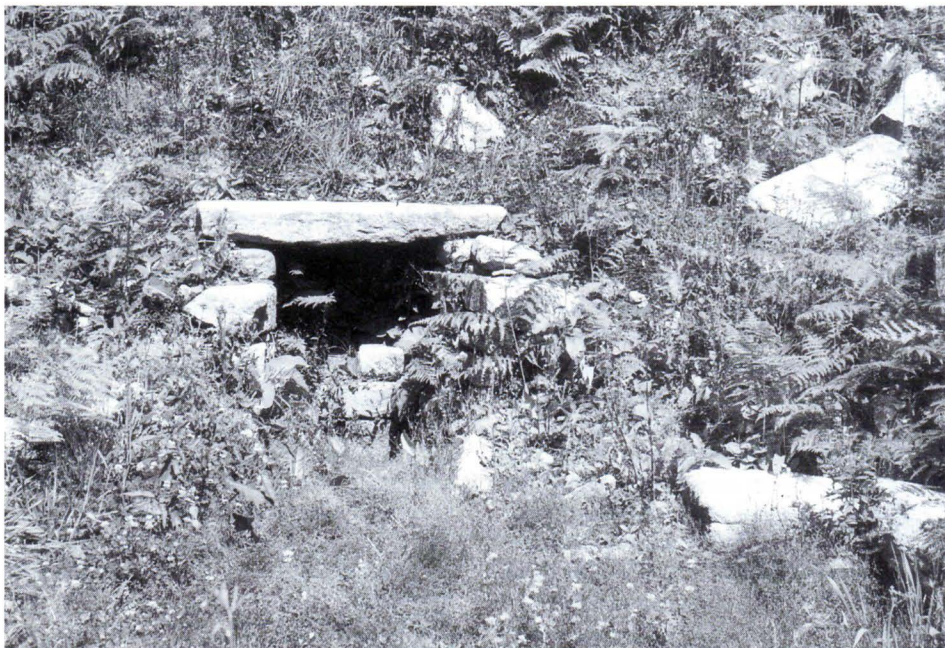
même époque, son Commandeur, le chevalier Ours Victor de Tambonneau. Il ne visait donc pas à l'exactitude, mais à un simple tracé perspectif.

Si l'on veut avoir une vue exacte du site, mieux vaut se reporter à un autre graphique, retrouvé dans les archives hospitalières de Saint-Jean et le compléter par le dessin tracé sur place par l'architecte de Breiz Santel.

La dévotion des Templiers et des Hospitaliers à Notre-Dame, médiatrice auprès de son Fils, et à Saint-Baptiste, leur patron, déjà mise à l'honneur lors de la réception des chevaliers dans l'Ordre du Temple, se trouve confirmée par la composition du mobilier des deux chapelles Saint-Jean et Saint-Huel et, notamment par les statues similaires figurant sur les autels des

Le sol de la chapelle retrouvé.





Le fontaine de la chapelle dégagée par la commune à laquelle elle appartient.

deux chapelles. Celles de la Vierge et de son petit fils et celle du Précurseur.

Selon les déclarations de 1678 et 1697, toutes les offrandes et oblations de la chapelle Saint-Jean appartiennent au seigneur Commandeur, seul fondateur et seigneur spirituel et tem-

porel de la paroisse, ce qui explique qu'un tronc, destiné à la réception de ces dons, existait dans le mobilier de la chapelle Saint-Jean dont fait état l'inventaire de 1651.

Jos RENÉVOT.

*La suite de cet article
sur la chapelle Saint-Jean-du-Temple, à Plouhinec,
qui concerne
« la vie de l'établissement », « de la Révolution à aujourd'hui »,
ainsi que la « conclusion »,
sera publiée dans le prochain numéro de Breiz Santel.*

Un grand ami de la Bretagne

CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE L'ABBÉ FRANZ STOCK (1904-1948)

En dépit de plusieurs biographies et même d'un film qui lui ont été consacrés, l'abbé Franz Stock n'est pas tellement connu dans notre pays. Il est donc heureux qu'à l'occasion du centenaire de sa naissance, une traduction bilingue, français et breton, de son ouvrage sur la Bretagne viennent nous rappeler son souvenir. Avant de parler de son livre, disons d'abord quelques mots de l'auteur lui-même.

Qui était l'abbé Franz Stock ?

Il s'agit d'un prêtre allemand, né en 1904, à Neheim en Westphalie, sur les bords de la Ruhr, rivière qui a donné son nom à un grand bassin industriel situé sur ses rives. Mais la ville de Neheim, environnée de collines ver-

doyantes, forme un net contraste avec les agglomérations voisines.

Après des études au lycée de sa ville natale, Franz, aîné d'une famille nombreuse, se sent appelé à la vie sacerdotale et entre, en avril 1926, au grand séminaire de Paderborn, diocèse dont dépend Neheim. Au mois d'août de cette même année, il vient en France pour la première fois, afin de participer, à Bierville, près d'Étampes, au congrès démocratique de la Paix, organisé par Marc Sangnier et Joseph Folliet. C'est là que se décide la vocation franco-allemande de Franz Stock qui en profite pour visiter ensuite la Corrèze, à l'invitation d'amis rencontrés au congrès. De retour au séminaire de Paderborn, il demande et obtient l'autorisation de continuer une partie de ses études à l'Institut Catholique de Paris. C'est pour lui l'occasion de découvrir vraiment la France,

avec ses théologiens, ses hommes de lettres et ses problèmes religieux. Il y perfectionne aussi son français qu'il parlera bientôt de façon parfaite.

Ordonné prêtre en 1932, il est nommé vicaire, d'abord dans une paroisse rurale, puis dans la région minière de Dortmund où, afin de mieux échanger avec les nombreux mineurs originaires de Pologne, il apprend vite leur langue. Mais en 1933, Hitler arrive au pouvoir et le nouveau régime met tout de suite l'abbé Stock mal à l'aise. Aussi est-il heureux d'accepter, en 1934, sa nomination comme recteur

de la paroisse allemande Saint-Boniface à Paris. Cette paroisse, qui regroupe les catholiques allemands vivant dans la capitale française, devient aussi un centre d'accueil et d'aide pour les opposants au nazisme ayant dû fuir leur pays. Quand la guerre éclate en 1939, Franz Stock doit rentrer en Allemagne, mais dès l'été de 1940, après l'armistice du mois de juin, il est de retour à Paris comme recteur de Saint-Boniface.

C'est à ce moment qu'une autre et lourde responsabilité lui est confiée. Celle d'aumônier des prisons de Fresnes, de la Santé et du Cherche-Midi, où les allemands enferment de nombreux résistants français. Ceux-ci, catholiques ou non, peuvent demander l'assistance d'un prêtre. L'abbé Stock fait de son mieux pour les soutenir moralement et spirituellement, et il gagne bientôt leur confiance.

C'est ainsi qu'il a pu rencontrer Edmond Michelet, Gabriel Péri, d'Estienne d'Orves et bien d'autres. La plupart de ces prisonniers sont des condamnés à mort, et, après les avoir soutenus dans leurs dernières heures, l'abbé Stock, à leur demande, assiste à leur exécution et accompagne ensuite leur dépouille jusqu'au lieu d'inhumation.

Dans une lettre du 17 décembre 1941, il écrit « Rien que cette semaine, j'ai préparé soixante douze hommes à la mort, les ai assistés au moment ultime et les ai enterrés ». Au total, il a assisté ainsi entre mille et mille cinq cents condamnés. A ce régime, sa résistance physique et nerveuse est mise à rude épreuve, d'autant plus qu'il souffre depuis longtemps d'une déficience cardiaque qui lui avait valu d'ailleurs d'être exempté du service militaire.

Locronan, en Finistère, août 1939.





L'église de Saint-Nic Pentrez, en Finistère.

Au moment de la libération de Paris, en août 1944, Franz Stock est fait prisonnier par les américains qui le transfèrent ensuite aux français, en avril 1945, toujours comme prisonnier. Commence alors pour lui la grande et belle aventure du Séminaire des barbelés. Ce séminaire créé par les autorités françaises, à la demande des évêques et du nonce apostolique, (monseigneur Roncalli, le futur pape Jean XXIII), regroupe les prisonniers allemands désireux de devenir prêtres après leur libération.

A cause de son excellente maîtrise

du français et de son bon renom parmi les anciens résistants, l'abbé Stock, tout en restant prisonnier, est nommé supérieur de ce séminaire. Celui-ci, ouvert d'abord à Orléans, est ensuite transféré, en août 1945, dans un camp de la banlieue de Chartres. Deux évêques, bretons tous les deux, furent directement mêlés à cette fondation. Monseigneur Courcoux, évêque d'Orléans et Monseigneur Harscouët, évêque de Chartres, tous deux originaires de l'évêché de Saint-Brieuc. Le séminaire s'ouvre avec cent six séminaristes allemands ; au total, en deux

années, il accueille neuf cent quarante neuf pensionnaires dont six cents sont devenus prêtres.

Pour l'assister dans sa tâche, l'abbé Stock est aidé de six autres prêtres et de sept frères convers, prisonniers eux aussi. En raison de son mauvais état de santé, le supérieur est autorisé à sortir du camp, de temps à autre, pour se reposer chez des amis de la région parisienne. En 1947, au moment du retour massif des prisonniers dans leur pays, le séminaire est fermé et Franz Stock reste à Paris, mais sans emploi spécial. D'ailleurs sa santé se délabre de plus en plus. Le 22 février 1948, il est admis à l'hôpital Cochin où il

décède subitement, deux jours plus tard dans sa quarante quatrième année. Ses obsèques, dans l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, sont présidées par le nonce Roncalli, en présence de nombreux résistants, dont Edmond Michelet.

Franz Stock et la Bretagne

Tous les témoins et biographes ont relevé le fort attachement de Franz Stock à la Bretagne et aux bretons. « Stock aimait tous les Français mais ses Français de prédilection, c'étaient les Bretons ! » C'est en 1928 que Stock

Les cinq croix granitiques de Ploubezre, en Finistère.





La chapelle et le clavaire Saint-Sébastien de Saint-Segal, en Finistère.

découvrit la Bretagne pour la première fois et dès lors son engouement pour notre pays ne se démentit pas. Il y fera une bonne dizaine de séjours, parfois pendant plusieurs semaines de rang, surtout à partir de 1934, année de sa nomination comme recteur de la paroisse allemande à Paris. Il s'imprègne de l'âme de la Bretagne, prend des photos, manie le pinceau et le crayon pour peintures et croquis qui illustreront son futur livre.

Sa parfaite connaissance du français lui facilite le contact avec les habi-

tants. Il visite les fermes, goûtant volontiers au cidre et aux crêpes, et accepte parfois d'accompagner en mer les marins-pêcheurs. Sa dernière visite estivale en Bretagne a eu lieu au mois d'août 1939, juste avant la déclaration de la guerre, et il loge alors dans un hôtel de Pentrez, en Saint-Nic, avec sa mère et sa plus jeune sœur Franziska. De là il rayonne dans les environs à pied ou en vélo.

Plus tard comme aumônier des prisons de Paris, il rencontra beaucoup de bretons parmi les résistants empri-

sonnés. Et l'un d'eux, d'Estienne d'Orves, écrivait à ses enfants, en mai 1941 « L'abbé Stock (...) est bon et aime bien la France et surtout la Bretagne ». Fait prisonnier en 1944, Franz Stock ne reverra pas la Bretagne.

Devenu supérieur du séminaire des barbelés, sa détente c'est de parler, le soir à la veillée, de notre pays, de la mer. « La Bretagne, c'est mon rêve ! Le Finistère, les Côtes-du-Nord, en face de l'océan, pour voir l'infini, après ces

perspectives derrière les barbelés. »

Que représentait pour lui la Bretagne ? Une sorte de désert où on fait retraite, en délaissant les soucis quotidiens. Il s'y repaît de paysages grandioses, notamment en bordure de mer. Il y découvre aussi un peuple très croyant et très mystique, un peuple rêveur, secret, lent à se donner, fidèle, persévérant et parfois buté. Franz Stock rencontre en Bretagne des hommes et des femmes sans fard, droits et cou-

Sculptures ornant le porche de l'église de Guimiliau, en Finistère.





Scène du calvaire de Saint-Thégonnec, en Finistère.

rageux, livrant avec détermination le combat de tous les jours. Ce pays, ce peuple, il les a profondément aimés.

Aujourd'hui le corps de l'abbé Stock repose dans l'église Saint-Jean-Baptiste du nouveau quartier de Rechères, près de Chartres, édifice construit à l'emplacement du camp qui abritait le séminaire des barbelés. C'est dans le granit breton que sa pierre tombale a été découpée et un calvaire breton figure dans la mosaïque qui entoure sa tombe, hommage suprême de la Bretagne à son grand ami.

Die Bretagne Ein Erlebnis

C'est sous ce titre, qu'on peut traduire par *La Bretagne - Un Vécu*, que Franz Stock fit paraître en 1943, aux éditions Alsatia de Colmar, un ouvrage destiné à ses compatriotes, pour les aider à mieux connaître et apprécier la Bretagne. Dès les premières lignes de l'introduction, le ton est donné.

« Il faut avoir visité plus d'une fois cette pointe de la France, la plus avan-

cée à l'Ouest, pour pouvoir décrire quelque peu les habitants de là-bas, leur langue, leur mœurs, leurs coutumes, leurs particularités. Il faut, le long de la côte de granit, battue constamment par les flots, avoir en silence suivi des yeux et salué le soleil déclinant qui, en pleine ardeur ou caché derrière de lourds nuages chargés de pluie, se couche dans la mer par les soirées sans bruit, ébranlées seulement par le cri perçant d'une mouette égarée et volitante, ou par le va-et-vient, tantôt mugissant, tantôt très doux, des vagues qui montent et descendent... »

Ce livre est évidemment le fruit de nombreuses notes et souvenirs ramenés par l'auteur de ses voyages dans notre pays, mais aussi de ses abondantes lectures concernant la civilisation, la culture et l'histoire de la Bretagne et des autres pays celtiques. S'il a connu une réédition allemande en 1993, l'ouvrage remarquable de Franz Stock n'avait jamais encore été publié en français, avant cette année.

C'est cette lacune que viennent de combler Minihi-Levenez, que dirige notre ami Job an Irien, en faisant paraître une édition bilingue, sous le double titre, La Bretagne, moments

vécus. Breiz, pennadou-amzer tremennet enni. La traduction française, dont on a pu goûter un extrait ci-dessus, est de Marie-Josée Robert et de Joël Goyat. Quant au texte breton, il est de la plume experte de Fañch Morvannou, ancien professeur de breton à l'Université de Brest. Il y a ajouté, en français, un long avant-propos, dont sont tirés bon nombre de renseignements utilisés dans cet article et vingt cinq pages de notes très bien documentées.

C'est un très beau volume, format A5, de deux cents vingt cinq pages, sur papier glacé et avec une couverture cartonnée. Il est illustré d'une cinquantaine de photos, tableaux ou croquis de la main de l'auteur dont, sur la couverture, une peinture en couleur représentant un groupe de femmes en coiffe près de l'entrée de l'église de Saint-Nic. On peut aussi voir l'abbé Stock lui-même sur quelques photos prises par des parents ou amis, lors de son dernier séjour estival en Bretagne.

Ce livre édité par Minihi-Levenez, diffusion Coop-Breiz, est en vente en librairie, au prix de vingt euros.

Frère Hervé DANIELLOU.

NÉCROLOGIE

Un de nos anciens administrateurs, M. de Serrant est rentré à la Maison du Père après une longue maladie. Plusieurs d'entre nous ont assisté à ses obsèques le 19 mai dernier à l'église Saint-Pie X à Vannes et nous avons fait dire une messe à son intention.

Nous renouvelons nos condoléances à Mme de Serrant dont la fidélité à Breiz Santel a été exemplaire, ainsi qu'à ses enfants.

Pèlerinage

Sur le rocher de Groix, terminant mon errance,
J'ai rêvé, j'ai prié par un soir incarnat
Au tombeau de Calloc'h, le poète-soldat
Mort au champ de l'honneur pour l'Arvor et la France.

Et j'ai dit, lentement, son beau lai d'espérance :
L'Oraison du Guetteur avant le grand combat,
Dans la tranchée obscure où le mortel sabbat
Jetait avec fracas sa blême fulgurance.

Le vent, autour de ses croix, chantait ses lamentos.
Et l'ombre, doucement, descendait sur l'enclos.
Dans l'île de Blei-mor s'allumaient d'humbles flammes.

J'ai posé quelques fleurs sur le granit sacré.
Et, de la mer, monta comme un « miserere »
Vers le Dispensateur des suprêmes dictames.

Ralph PARROT.

Les pardons **BRETONS**

LE PARDON DE LA CHAPELLE SAINT-PATERN A MESLAN EN MORBIHAN

Traditionnellement fixé au premier dimanche de juillet, le pardon de Notre-Dame-de-Bon-Secours en la chapelle Saint-Patern à Meslan a eu lieu cette année le 4 juillet.

Depuis le matin la pluie n'ayant cessé de tomber, on dût annuler la procession traditionnelle précédant la messe, mais elle n'empêcha pas la ferveur des pèlerins et comme l'a dit Mme

La chapelle Saint-Patern au XVIII^e siècle à Meslan.





Le retable majeur de la chapelle Saint-Patern avant sa restauration.

Perrier, animatrice de la cérémonie, dans son mot d'accueil : « Cette pluie est une bénédiction du Seigneur et n'empêche notre cœur d'être dans la joie de nous rencontrer et d'admirer le magnifique retable majeur qui a retrouvé sa place après avoir été restauré. »

C'est dans une chapelle archi comble, plus de quatre cents personnes où nous avons noté la présence de M. Ange Le Lan, maire de Meslan, entouré de M. Jacques Le Nay, député-maire de Plouay et de M. Roland Duclos, conseiller général, maire de Berné, de M. Denecheau, président de l'association Notre-Dame-de-la-Source, et de Mme Bernard, présidente de Breiz Santel, associations ayant sponsorisé la chapelle.

La célébration était présidée par le

père Dominique Le Quernec, prêtre au service de la paroisse de Saint-Louis de Lorient qui, au début de la cérémonie procéda à la bénédiction du retable.

Au cours de l'homélie, le célébrant, après avoir commenté les textes liturgiques du jour, conclut par ces mots : « *Dire et vivre*. Comme Saint-Patern, premier évêque de Vannes et patron de cette chapelle, si nous voulons être de vrais témoins du Christ, osons dire la bonne nouvelle qu'il nous a laissée et surtout, il nous faut la vivre au quotidien, dans tous les actes de notre vie. »

Avant de quitter la chapelle, M. le maire est intervenu pour nous faire l'historique de ce beau monument datant du XVII^e siècle et rappeler les différentes étapes et les efforts fi-

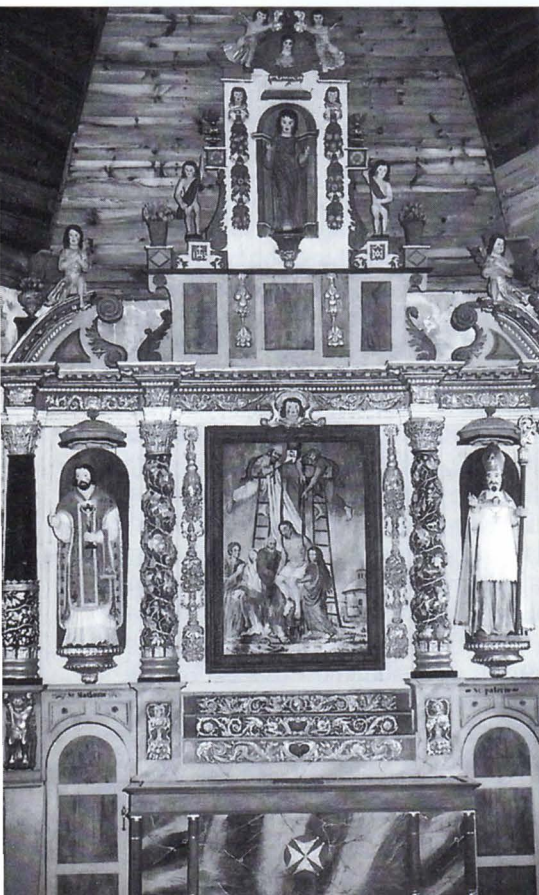
nanciers investis pour sa restauration.

Puis, à la demande de Mme Le Scoul, présidente de l'association, Mme Bernard et M. Denecheau ont retracé successivement l'origine et la vocation de leurs associations respectives.

La cérémonie terminée, nous avons gagné, entre les gouttes, le chapiteau dressé aux abords de la chapelle pour nous restaurer et apprécier un excellent repas préparé et servi par les bénévoles de l'association.

Le soleil ayant enfin daigné faire son apparition, le fête s'est prolongée toute l'après-midi où jeunes et moins jeunes se sont adonnés aux jeux d'adresse,

Le retable de Saint-Patern
après sa restauration.



La chapelle de la Trinité
à Lanvégen en Morbihan.

notamment aux concours de boules installés de part et d'autre de la chapelle.

Ce fut donc une magnifique journée. Nos félicitations et un grand merci à M. le Maire et aux organisateurs pour le succès de la fête et leur accueil chaleureux.

LE PARDON DE LA TRINITÉ A LANVÉNÉGEN EN MORBIHAN

Le 6 juin nous avons participé à deux pardons qui avaient lieu le même jour.

Le matin, nous étions au pardon de la Trinité en Lanvégen, toujours en Morbihan.

Belle assistance là aussi dans la jolie



La chapelle Saint-Antoine à Guisriff en Morbihan.

Le tantad traditionnel ou feu de joie, lors du pardon à Guisriff.



chapelle qui attend son toit, après avoir été en procession à la fontaine toute proche pour la traditionnelle bénédiction de l'eau.

Puis participation à un repas très convivial, servi sous tentes, à plus de trois cents personnes.

Belle réussite et belle récompense pour tous les bénévoles qui n'avaient pas ménagé leur peine pour préparer leur pardon.

LE PARDON DE LOTHEA A QUIMPERLÉ EN FINISTÈRE

L'après-midi nous sommes arrivés à Lothéa en Quimperlé dans le Finistère, à temps pour voir la procession se diriger vers la chapelle pour les vêpres auxquelles nous avons pris part dans une chapelle comble.

C'est avec bonheur que nous avons chanté avec l'assistance le très beau cantique breton « Adoromb oll » de même que les invocations en breton particulières au Morbihan après la bénédiction, et le « Da feiz on Tadou koz ».

Nos adhérents bretonnants nous comprendront.

LE PARDON DE SAINT-ANTOINE A GUISCRIF EN MORBIHAN

Notre participation au pardon de Saint-Patern n'a pas été la seule de l'été dernier. Comme les années précédentes d'autres invitations à des pardons nous sont encore parvenues cette année et nous avons essayé de les honorer, car cela nous donne l'occa-

Lors du pardon de Lothéa à Quimperlé, la procession entre à la chapelle, pour les vêpres.



sion de reprendre contact avec les associations et de recruter de nouveaux adhérents.

C'est aussi tout simplement le plaisir de retrouver, l'ambiance chaleureuse d'une communauté fidèle à ses traditions.

C'est ainsi que nous étions le 2 mai à Guisriff au pardon de Saint-Antoine pour faire la connaissance de l'association locale.

Cette très belle chapelle datant sans doute du milieu du XVI^e siècle, très bien restaurée possède un beau mobilier, en particulier de beaux retables récemment restaurés.

Après un office très bien suivi au cours duquel il nous fut demandé de présenter Breiz Santel à l'assistance, et après avoir assisté au Tantad traditionnel, allumé sur le placître de la chapelle, nous nous sommes dirigés, comme les autres pardonners, vers les tentes dressées tout près, où nous

attendaient comme d'habitude café, crêpes et gâteaux.

LA PETITE TROMÉNIE DE LOCRONAN EN FINISTÈRE

Puis en juillet ce fut la petite Troménie de Locronan en Finistère, un des rendez-vous cher au cœur des Cornouaillais avec le pardon de Sainte-Anne-la-Palud.

C'est dans une église, archi comble, que la messe du pardon a eu lieu le matin, toujours célébrée avec un ferveur communicative, la chorale entraînant les fidèles à chanter avec elle chants grégoriens et cantiques bretons.

Et l'après-midi, c'est aux accents d'un « Veni Creator » chanté à pleine voix dans l'église, que la procession, riche d'une trentaine de croix et ban-

La chapelle Saint-Jean-du-Loch à Peumerit-Quintin en Côtes-d'Armor.





Pardon de Notre-Dame-de-Gornevec,
l'arrivée du clergé à la chapelle.

nières portées par des personnes en costumes bretons, s'est ébranlée pour son périple habituel.

LE PARDON DE SAINT-JEAN-DU-LOCH A PEUMERIT-QUINTIN EN CÔTES-D'ARMOR

Nous ne pouvions pas non plus manquer le pardon de Saint-Jean-du-Loch à Peumerit-Quintin en Côtes-d'Armor célébré cette année en soirée mais toujours très bien préparé et suivi là aussi d'un feu de joie, sur le chemin duquel sont offertes les cerises du pardon.

Rappelons que c'est en partie à cause

du maintien de cette tradition que Breiz Santel a obtenu le prix national Nature et Patrimoine Ford France, en 1989.

LE PARDON DE NOTRE-DAME DE GORNEVEC A PLUMERGAT EN MORBIHAN

Le 24 août nous avons fêté comme il se doit le pardon de Notre-Dame de Gornevec en Plumergat, tout près de Sainte-Anne-d'Auray, retrouvant avec joie une grande partie des acteurs de la renaissance de cette superbe chapelle.

Cette année le pardon était présidé par un évêque sénégalais, de passage en Bretagne où il retrouvait son ancien professeur, venu dans son pays au titre de coopérant et désormais recteur de Sainte-Anne-d'Auray.

Une belle messe là aussi après le retour de la procession à la fontaine.

Puis nous avons rejoint au restaurant voisin de très nombreux membres de

La petite Troménie de Locronan en juillet 2004.





Pendant la célébration, lors du pardon de Notre-Dame-de-Gornevec.

La chapelle de Saint-Ourzal et son calvaire à Porspoder, en Finistère.



l'association, nous rappelant les années précédentes où c'était eux qui préparaient et servaient les centaines de repas lors du pardon de leur chapelle.

LE PARDON DE SAINT-LAURENT A KERVIGNAC EN MORBIHAN

Enfin en septembre avait lieu le pardon de Saint-Laurent en Kervignac, cette belle chapelle dont les étapes de la restauration ont été narrées dans notre avant-dernière revue et qui, après douze ans de travaux, va bientôt, espérons-le, retrouver ses portes, ses vitraux et son mobilier.

Là aussi, la présence de Breiz Santel a été appréciée.

LE PARDON DE SAINT-OURZAL A PORSPODER EN FINISTÈRE

Un regret, ne pas avoir pu nous rendre à Porspoder le lundi de Pâques pour le premier pardon de Saint-Ourzal depuis la restauration de la chapelle.

Le pardon a réuni les paroissiens de Porspoder, Brélès et Landunvez, leurs trois croix ouvrant la marche vers la chapelle, suivies des bannières et des pardonners chantant des cantiques bretons principalement.

Et comme c'était paraît-il la coutume autrefois, certains d'entre eux ont apporté à la chapelle des fleurs des champs cueillies sur les chemins.

Enfin une autre reprise de pardon nous a été signalée, à la chapelle du Vieux-Bourg à Fréhel en Côtes-d'Armor par le président de l'association, très heureux de cet événement.

L'assemblée générale de Breiz Santel

SE TIENDRA LE SAMEDI 16 AVRIL 2005

*Le lieu et son déroulement vous seront communiqués
dans le prochain numéro de la revue.*

Adhérez à Breiz Santel...

Vous êtes attaché au patrimoine breton, Breiz Santel, mouvement pour la protection des monuments religieux bretons, œuvre pour la sauvegarde des monuments en péril.

Apportez-nous votre soutien, faites connaître notre association auprès de vos amis pour qu'ils deviennent de nouveaux adhérents.

Vos dons nous permettront de faire de grandes choses et de concourir à la renaissance de monuments oubliés.

Les nouvelles adhésions et le renouvellement des cotisations pour 2005

sont à adresser
au trésorier de Breiz Santel, B.P. 22, 56260 Larmor-Plage
C.C.P. 153685 H Nantes

Recopiez tous les renseignements ci-dessous permettant votre identification :

Membre adhérent, à partir de 20 Euros.

Membre bienfaiteur et association, à partir de 30 Euros.

Nom et prénom _____ Profession _____

Adresse _____ Code postal _____

Ville _____

adhère à l'association Breiz Santel pour l'année 2005.

an qualité de _____

Ci-joint un don de la somme de _____
par chèque à l'ordre de **Breiz Santel**.

Breiz Santel, association reconnue d'utilité publique, est habilitée à recevoir des dons qui peuvent atteindre 5 pour cent de votre base d'imposition. Vous recevrez un reçu fiscal qui vous permettra de déduire votre don de votre revenu imposable.

Participez à la rédaction de notre bulletin !

Amis qui lisez ce bulletin, nous souhaitons qu'il reflète davantage la vie du mouvement !

Racontez-nous comment l'on a, chez vous, sauvé ceci, nettoyé cela...
Ne dites pas « c'est trop mince », tout est intéressant.

